

Pennaouet

Glané

Jean Cabon



147106

Pennaouet



Glané

Jean Cabon

Minihi-Levenez Nn 133A Genver-Ebrel 2013
ISSN 1148-8824

(Skeudenn ar golo : Albert Penne)

Eur ger araog

An testennoù ho peus etre ho taouarn a zo istoriou berr bet klevet gant Yann Cabon, p'edo yaouank, e atant e dad hag e vamm, e Gwiseni, ha diwezatoc'h, er parrezioù en deus bet en e garg e-pad e vuhez beleg. Yann ha me a zo mignoned abaoe or bloavezioù skolaj e Sant Fransez, e Lesneven, etre 1947 ha 1954. En desped da oll trubuilhou ar vuhez, or mignoniaj a zo chomet hag a chomo kreñv. Setu p'en deus Yann goulennet diganin skriva eur ger bennag da ginnig e destennou, am eus asantet a greiz kalon. Sur on e reoc'h eur c'hovad c'hoarz o lenn an istorioù berr-mañ, farsuz aliez, saouruz atao !

Fañch GUEGUEN



Collège Saint-François
Lesneven 1952-1953

En W. TOURTE & M. PELDON
Lesneven France

« C'était mon copain, c'était mon ami... »

Celles et ceux qui été adolescent(e)s dans les années 50 ont sans doute entendu, aimé, peut-être même chanté cette belle chanson de Gilbert BECAUD, interprétée également avec beaucoup de talent et de sensibilité par les « Compagnons de la chanson ».

Pourquoi une allusion à cette chanson en guise d'avant-propos à ces textes de Jean Cabon que vous avez entre les mains ? Lorsque Jean m'a gentiment demandé d'écrire quelques lignes d'introduction à son recueil d'histoires, d'anecdotes, c'est ce qui m'est venu spontanément à l'esprit. Jean était, est, sera toujours mon copain, mon ami ; une amitié non pas de « 20 ou 30 ans », comme en politique, mais une amitié qui, née le jour de la rentrée au Collège Saint François, à Lesneven, début octobre 1947, est toujours bien présente plus de 50 ans après, une amitié qui a réussi à surmonter toutes les tribulations de nos vies respectives, qui s'est même probablement renforcée maintenant que nous sommes tous les deux retirés de la vie que l'on dit « active ». C'est donc avec beaucoup de bonheur que j'écris ces mots de présentation.

Je savais, nous savions, que Jean est un conteur hors pair de courtes histoires, d'anecdotes en breton, dont il se plaisait même parfois à émailler ses prédications. Depuis plusieurs années déjà je l'incitais à les écrire. Je le sentais réticent... jusqu'au jour où il a consenti à le faire pour permettre au plus grand nombre d'en profiter.

Jean est assurément un merveilleux « passeur de mémoire ».

Eur paganad

Ganet on e Gwiseni er bloavez pemp ha tregont, e kreiz ar Vro-Bagan.

E-pad ar vrezel e oan skolieta e Skol an Aod, harp ouz ar mor. Pa veze uhel ar mor, ar plac'h a yee d'an aod da gemered eur zaillad dour-mor da lakaad er podad soubenn : diank c'hwalen a oa. Setu perag, douetuz, lod o deus sehed e-pad o buez.

Diou lodenn tud a oa e Gwiseni. Er Gourre edo al labourerien-douar. Med harp ouz ar mor edo paotred Kurnig : ar re-mañ a oa martoloded, pesketerien pe bezinerien disprizet gand paotred an atañchou. Bugale Kurnig a yee d'ar skol laik, o zud a vote a-gleiz, ha ne deuent két war-dro an ofisou. Ne veze két a zimeziou etre tud yaouank ar Gourre ha re ar C'hurnig. Ar bersoned zoken ne yeent két da ober ar gest goude an eost peogwir n'o-doa eost ebed. Med eur person nevez, an aotrou Kadiou, a zoñjas : « Patatez o-deus. Me a yelo da gestal ivez eno. » Degemeret mad 'oa bet. Setu ar person a c'helle ober frit kement ha ma kare e-pad ar bloaz da heul e damm bara ! Paotred Kurnig a oa bet lorc'h enno : lakeet e oant bet war ar memes renk eged paotred an atañchou.

E Gwiseni, pa deue ar poent da zibab kuzulierien an ti-kêr, e veze diou listenn : unan sañset a-gleiz, difennet gand paotred Kurnig, eben a-zehou, difennet gand paotred ar Gourre.

François Le Borgne a oa o chom 'kosteiz Kurnig, med en ofisou e veze. Eun tamm imor a oa bet savet ennañ evid eun tamm douar kemeret gant an ti-kêr evid ledannaad an hent, ha ne oa két bet paeet kement eged lod all. Setu perag e roas e ano war al listenn gleiz. Ne oa két bet anvet da guzulier. Evid an eil Sul, al listennou a en em vodas evid gweled piou a jomfe evid an eil tro. François a zisklêrias n'e-noa youl ebed da lakaad e ano : c'hoant e-noa bet diskouez d'ar mêr ar pezh e-noa displijet dezhañ.

Je suis un Pagan



Aod ar Vougo ha karter ar C'hurnig (Sk. Gildas Saouzanet)

Je suis né en 1935 à Guissény, en Pays Pagan. Pendant la guerre, j'allais à l'école à Skol an Aod, tout près de la mer. Quand la mer était haute, l'employée allait prendre l'eau de mer par seaux pour mettre dans le pot de soupe : on manquait de sel. Voilà pourquoi, sans doute, il y en a qui ont soif toute leur vie...

Il y avait deux "populations" à Guissény. Dans le Gourre (l'intérieur des terres), il y avait les paysans. Mais, au bord de la mer se trouvaient les gars du Curnic. Ceux-là étaient marins, pêcheurs ou goémoniers et ils étaient méprisés par ceux des fermes. Les enfants du Curnic fréquentaient l'école publique, leurs parents votaient à gauche et n'allaient pas à la messe. Il n'y avait guère de mariage entre jeunes du Gourre et ceux du Curnic. Les Recteurs eux-mêmes n'y allaient pas pour

A-walc'h e-noa roet ! « N'on két euz da aviz ! » eme ar penn listenn. Gouzoud a ree e oa eun den gwelet mad gand an oll. « Te n'out két bet anvet abalamour an dud ne ouient két piou 'oa François le Borgne. Te ne 'z out anavezet nemed dre da lesano Saig August. » Setu evid an eil sul e oa skrivet : « François le Borgne dit Saig August » hag e oa eet don e-barz, gand moueziou e amezeien ha re paotred an overenn.

Desket er gêr



Poltréd ar famill. Jean a zo a-geiz etre diouvrec'h e dad. (Sk. Famill Cabon)

Bihanig e oan c'hoaz, rak el leur edon o c'hoari e-pad m'edo va mamm o c'horro. Ma vefen bet uhelloc'h, dinec'h, eun dra bennag a vefe bet kavet din da ober : drailla kaol d'ar wiz koz, riñsa dindan an onniri, pe c'hoaz tenna foenn d'ar c'hezeg pe mond da weled ha dofet o doa ar yer.

faire leur tournée de quête à la fin de la moisson, puisqu'ils n'en avaient pas ! Mais le recteur Cadiou se dit : "Ils ont des pommes de terre. Moi, j'irai aussi y faire la quête." Il y fut bien reçu. Les gars du Curnic en furent flattés : ils se sentaient considérés au même titre que les gars de la terre.

A Guissény, quand venait l'époque des élections municipales, il y avait deux listes, l'une en principe de gauche, qui était censée avoir sa clientèle au Curnic, et l'autre de droite pour les gars du Gourre.

François Le Borgne habitait du côté du Curnic, mais il pratiquait. Il avait eu un mouvement d'humeur : au moment de l'élargissement de la route qui menait au Curnic, il estimait n'avoir pas été indemnisé au même taux que d'autres... Voilà pourquoi il avait mis son nom sur la liste de gauche et n'avait pas été élu. Pour le second tour, les listes se réunirent pour déterminer qui se présenterait au second tour. François voulait se désister : "J'ai voulu manifester mon mécontentement. Je l'ai fait, maintenant ça suffit !" La tête de liste lui répondit "Je ne suis pas de ton avis." Il savait bien qu'il était apprécié de tous. "Tu n'as pas été élu parce que les gens ignoraient qui était François Le Borgne. Tout le monde te connaît sous le surnom de Saik Auguste." Et donc, pour le second tour, on précisa "François Le Borgne, dit Saik Auguste." Et il fut élu haut la main tant par ses voisins du Curnic que par les pratiquants.

Appris à la maison

J'étais encore tout petit, car je jouais dans la cour pendant que ma mère trayait les vaches. Si j'avais été plus grand, sûr qu'on m'aurait trouvé quelque chose à faire : couper des choux pour la vieille truie, nettoyer sous les génisses, ou encore tirer du foin pour les juments, ou bien aller voir si les poules avaient pondu.

Ce jour là, j'étais libre comme un chien au mois d'août. Cette bête avait la charge de garder la maison, la cour et les crèches quand il n'y

En dervez-se e oan vak evel eur c'hi e miz Eost. An aneval-se a oa en e garg diwall an ti, al leur hag ar c'hreier pa ne veze den er gêr. Med e-pad miz Eost e veze aketuz tud er gêr : pe o skuba al leur, pe o vernia greun, pe o tourna pe o nizad, pe o kadezi eur bern kolo. Setu ar c'hi n'e-noa netra da ober... evel don en dervez-se.

Gwelet am-boea eun den o treuzi dirag ode traoñ al leur. Ha me kerkent d'an ode uhella evid gweled anezañ a-dost. Kerkent m'oan digouezet, setu eñ o c'houlenn diganin :

« E pelec'h, paotr, ema Yves Prigent o chom ?

- Amañ, emezon, ne'z eus Yves Prigent ebed.

- Koulskoude, emezañ, amañ emaom e Lizoure.

- Ya, sur, emezon.

- Ha ne anavezet ket Yves Prigent ?

- Nann, a lavaris dezañ a nevez. »

Hag eñ gand e hent.

Va mamm a deuas euz kraou ar zaout gand he saillad lêz.

« Unan bennag a zo bet aze ?

- Ya, emezon, unan o c'houlenn e pelec'h edo Yves Prigent o chom. Hag em-eus lavaret dezañ ne oa Yves Prigent ebed e Lizoure.

- Eo sur, eme va mamm, hennez eo Yon ar Rampog. »

Biskoaz kemend-all !

Yon a oa rampet 'vel m'en defe bet grêt pemp bloaz warn-ugent war eul loan hep diskenn.

N'am-eus ket bet desket pep tra er skol : pa oan êt di, me a ouie dija piou oa Yon ar Rampog.

avait personne. Mais durant le mois d'août, il y avait toujours du monde à la maison, soit à balayer la cour, à entasser les gerbes de blé, à battre, à séparer le grain de la balle, ou à arranger le tas de paille. Si bien que le chien n'avait rien à faire, comme moi ce jour-là.

J'avais aperçu un homme qui passait devant l'entrée du bas de la cour. Aussitôt, je me rendis à l'entrée du haut pour le voir de près. A peine arrivé, le voilà qui me demande :

- Où habite Yves Prigent, mon garçon ?

- Ici, lui dis-je, il n'y a pas d'Yves Prigent.

- Pourtant, fit-il, je suis bien à Lizouré ?

- Oui, lui dis-je.

- Et tu ne connais pas Yves Prigent ?

- Non, lui répondis-je à nouveau.

Et il alla son chemin. Ma mère venait de la crèche avec son seau de lait.

- Quelqu'un est passé là ? me demanda-t-elle.

- Oui, fis-je, un homme qui me demandait où habitait Yves Prigent. Et je lui ai dit qu'il n'y avait pas d'Yves Prigent à Lizouré.

- Mais si, dit ma mère, c'est Yon ar Rampok (Yves l'arqué).

Jamais autant ! Yves avait les jambes écartées comme s'il avait fait vingt-cinq ans à cheval sans descendre.

Je n'ai pas tout appris à l'école. Quand j'y suis allé, je savais déjà qui était Yon ar Rampok.

Netra d'an hini bihan

Alfred hag Albert a oa bet dibabet da vond da Roazon evid boda-deg an dud a zifenne ar skoliou kristen. Goulennet o-doa digand Job, bleiner ar c'hirri-tan, dond da gas anezo, « en taksi, mar plij ! Ar C'hef a baeo ! »

Setu on daou ganfard en hent etrezeg Roazon. Tremen a reont dirag Sant-Brieg.

«Mardouen, Albert, n'eo két amañ eo deuet da leanez Soaz an Ti-Soul ?
- Kredi a rafen, a respontas Alfred. Hounnez a oa eur ganfardez anezi, eur plahig vrao, bleo bloun renket brao, ha c'hoaz eur bale skañv. Hounnez he-deus bet meur a dro pasianted digand paotred yaouank e-keñver foar Lezneven. Med, petra faot dit ? Evid fortuna e rankez kaoud c'hoant ha kaoud tro... Med Soaz n'he-doa két gedet kaoud c'hoant.

- Re wir da gaoz ! Prop e vefe deom mond da zaludi anezi en eur zistrei.

Hag ar baotred war-eeun beteg Roazon. Job a ouie an hent dindan eñvor. Eno avad e oa bet distaget tammou dezo gand tud desket hag a ouie kaozeal. « Dizañjer om da veza lonket gand al laiked. Tud a c'halloud a zo o tifenn ahanom ». Da breja e oa bet servijet boued mad ha fonnuz. Ar boeson a oa a-leiz. Goude ar banne digeri-klas e oa gwin mad, ar pezh a garez.

Ha bremañ poent distrei d'ar gêr, med evel bizet, eun ehan e Sant-Brieg ! Job n'e-noa bet dale e-béd evid kaoud ti al leanezed. Eun ti a goñsekañs, mein-meinadurezh oc'h ober ar skalierou, eun nor vras war ar fasadenn. Kerkent ha m'e-noa Albert gwasket war ar boutoun-galv, setu eul leanez o tigi an nor dezo.

- Deiz mad deoc'h, emezi. C'hwi a zo douetuz deuet da weled eul leanez bennag.

-Ya, eme Alfred, c'hoant or-befe renta or menoziou da Zoaz an Ti-Soul.

- Soaz an Ti-Soul, eme al leanez nehet. Ne welan két piou eo !

- N'eo két posubl ! Ne anavezit két Soaz ? Eun amezogez deom-ni e oa. Ha ne anavezit két anezi ? Bravoh c'hoaz ! »

Al leanez a deuas war o zikour :

Rien pris pour le petit !

Albert et Alfred avaient été désignés pour aller à Rennes à l'assemblée des parents défendant l'école libre. Ils avaient demandé à Job, le chauffeur de car, de les y conduire en taxi, s'il vous plaît ! La Caisse paiera !

Voilà nos deux gaillards en route pour Rennes. Ils passent devant Saint-Brieuc.

"Ma foi, Albert, ce n'est pas ici que Françoise du Toit de Chaume est rentrée religieuse ?

- Je crois bien que oui répondit Alfred. Celle-là, c'était une poupée, une jolie fille, avec ses cheveux blonds rangés comme il faut, sans parler de sa démarche légère. Les jeunes gens lui ont offert bien souvent des "patiences" à la foire de Lesneven. Mais que veux-tu ? Pour se marier, il faut en avoir l'envie et l'occasion. Mais Françoise n'a pas attendu d'en avoir envie.

- Ce que tu dis est bien vrai. Il serait bon qu'on aille la saluer en revenant.

Et nos gars d'aller tout droit jusqu'à Rennes. Job connaissait la route par cœur. Arrivés, ils eurent droit à des discours de gens instruits qui savaient parler. "Pas de risque d'être avalé par les laïcs. Nous sommes défendus par des gens puissants." A midi, on leur servit de la nourriture de qualité en quantité. La boisson ne manquait pas. Après un apéritif, le bon vin était à volonté.

Et maintenant, il était temps de rentrer à la maison, après un arrêt à Saint-Brieuc, comme prévu. Job n'eut aucune peine à trouver la maison des religieuses. C'était une grande bâtisse, avec un escalier en pierre de taille et une grande porte en façade. Dès qu'Albert eut appuyé sur la sonnette, une religieuse vint leur ouvrir la porte.

- Bonjour à vous, fit-elle. Sans doute êtes-vous venus voir une religieuse ?

- Oui, répondit Alfred, nous voudrions saluer Françoise du toit de chaume

- Françoise du toit de chaume, reprit la sœur, gênée. Je ne vois pas qui c'est.

- Ce n'est pas possible que vous ne connaissiez pas Françoise, c'était une

« Med peseurt ano he-deus kemeret pa oa deuet da leanez ?
 - Hañ ! Mardouen, n'ouzon két avad, eme Alfred. Te a oar Albert ?
 - Dizonjet em eus ivez. Gortoz 'ta, n'eo két ano he zad-koz he-doa kemeret ?
 - Pa leverez, ano he zad-koz eo he-doa kemeret, Biel. Leanez Gabrielle a vez grêt outi hiviziken.
 - Ahañ, eme al leanez dinehet. Seur Gabrielle, amañ, emezi, sur avad. Me a zo o vond kerkent da gerhed anezi. Met n'eo két kén « seurez », deuet eo da veza « mamm ».
 Ha d'ar red da glask ar vamm.
 Hervez pedenn al leanez, Albert hag Alfred a daolas o 'fouez war eur gador, lakaet nehet-ki !
 - Te az-poa klevet eun ano bennag, Albert ?
 - N'am-oa két, sur. Disul tremenet, 'vel kustum, goude an overenn, orboa kemeret eur banne gwin gwenn e ti Vari Vihan. Breur-kaer Soaz a oa ivez er skouadrenn. Met ne oa bet ano e-béd diwar kemend-se. Gwir eo, ar gwallouriou evel-hen ne vezont két embannet.
 - Hen gouzoud a rez koulz ha me : an dud, ar re yaouank dreist-oll, a zo deuet hirio ar c'hiz ganto da roul digabestr. Med spontuz eo memestra : al leanez kouezet ganti ivez gant ar c'hoant.
 -Ya mad, n'eus forz. Ni, amañ, n'on-eus két êr fin : deuet da weled ar vamm ha degaset netra d'an hini bihan !

Troha touz pe divega

D'ar poent-se em-oa trizeg pe bevarzeg vloaz. Peogwir e oam deg en torad, dillo e veze kavet unan bihanoc'h da vond da ziwall ar zaout. Me a oa an eil euz ar strobadenn, setu e veze kavet din eun tamm labour all bennag : kas ar c'hezeg euz an eler, karga ha skuill teil pe c'hoaz starda dremen war-lerc'h ar vedeurez. Morse ne'm-eus bet kavet kaled kregi el labouriou-ze. Da genta, ne veze két goulennet diganin mond dreist va galloud. Ober a reen ar pezh a c'hellen, en eur boania. Med, morse den n'e-neus bet rebechet din ober nebeutoc'h eged ar re vraz. Pa deue ar mare da vedi, da va unneg pe zaouzeg vloaz e starden



Jean hag unan euz e nized, prest da lakaad ar c'hleier da vralla (Sk. Famill Cabon)

de nos voisines et vous ne la connaissez pas ? Ça c'est la meilleure !

La religieuse leur vint en aide :

- Quel nom a-t-elle pris quand elle est devenue religieuse ?
 - Ah ! ma foi, je ne le sais pas, fit Alfred. Tu le sais, Albert ?
 - J'ai aussi oublié. Attends donc, ce n'est pas le nom de son grand père qu'elle a pris ?
 - Comme tu dis, c'est bien le nom de son grand père qu'elle a pris : Biel. Il s'agit de la sœur Gabrielle maintenant.
 - Bien, dit la religieuse, soulagée, Sœur Gabrielle est bien ici. Je m'en vais la chercher. Mais elle n'est plus "sœur", mais elle est devenue "mère." Et la voilà qui part rapidement la chercher.
- Comme invités par la religieuse, Albert et Alfred s'assirent sur une chaise, gênés comme le serait un chien.
- Tu en avais entendu parler ?
 - Sûrement pas. Dimanche dernier, comme d'habitude après la messe, on a pris un "coup de blanc" chez la p'tite Marie. Le beau-frère de François était dans le groupe. Mais on n'en a pas parlé. Mais c'est vrai, des mal-



François Le Verge o c'houzelia.

diou zramm pa ree ar re all peder pe bemp. « Kement-se nebeutoc'h evidom » a veze lavaret din. A-wechou bennag e vezen meulet evid an nebeud a reen. Diou zigarez a zo da veuli unan bennag : Abalamour ma ra labour hardi, pe ivez abalamour dezañ da zelher beo ar youl da wellaad. Evel an hini a zo erru da baotr yaouank : troha a ra e varo. N'eo két n'en-defe kalz, med youl e-neus da gaoud marbluñv stank ha kaletoc'h.

D'an eil, fouge a veze er mous p'e-noa aotre da vond da heul ar re vraz. Me a veze lorc'h ennon pa veze fiziet ennon eur c'harrad foenn

da gas d'ar gêr. Red e oa din gouzoud charread mad va zaou loan evid gounid an ode pe ar c'horn-tro hep trubuill va c'harrad. Bez' em-oa c'hoaz da gas va c'harrad war e giz e-keñver ar bern foenn. Al labour a oa d'al loan penn-karr, med red e oa c'hoaz charread al loan-blein evid delher anezañ war an eeun, en eur zond war e giz.

En dervez-se ne oa ano nag euz ar foenn nag euz an teil nag euz an eost. Met da c'houzelia e oa bizet mond, va zad ha me. Va zad e-noa eur gazeg da gas d'ar marc'h. Setu edon va-unan, evel eur paotr gouest, war an dachenn. Diskuiz diouz ar mintin, lemmet mad va falz, me a zache warni. Renka a reen steud war-lerc'h steud. A-benn eur pennadig amzer e welen va zad o tond dre eun hent-karr. Ha me kendelher da boa-

heurs comme ça, on ne les publie pas !

- Tu le sais aussi bien que moi : les gens aujourd'hui, surtout les jeunes, ont pris l'habitude de faire route sans licol (vivre sans entrave). Mais c'est quand même effrayant : la religieuse tombée par désir.

- Oui, mais qu'importe. Nous ici, on n'a pas l'air malin : on est venu voir la mère et on n'a rien pris pour le petit !

Couper ras ou étêter.

A cette époque, j'avais treize ou quatorze ans. Puisque nous étions dix dans la famille, on confiait vite à un plus petit le soin d'aller garder les vaches. J'étais le second de la bande, et voilà pourquoi l'on me trouvait quelque autre occupation : conduire les chevaux à la charrue, charger ou répandre le fumier ou encore lier les gerbes après la lieuse. Jamais je n'ai trouvé difficile de me mettre au travail. Tout d'abord, on ne me demandait pas d'aller au-dessus de mes forces. Je faisais ce que je pouvais, en m'appliquant. Mais jamais il ne m'a été reproché d'en faire moins que les grands. Lors de la moisson, à mes onze ou douze ans, je liais deux gerbes pendant que les autres en faisaient quatre ou cinq. "Autant de moins pour nous" me disait-on. Parfois, j'étais encouragé pour le peu que je faisais. Il y a deux prétextes pour féliciter quelqu'un : où bien parce qu'il travaille dur, ou aussi pour qu'il garde bien vivant en lui l'envie de s'améliorer. C'est comme celui qui devient jeune homme : il se coupe la barbe, non pas qu'il en ait beaucoup, mais il a envie que son duvet devienne plus abondant et plus dur !

Deuxièmement : l'enfant était fier d'être autorisé à suivre les grands. C'était mon cas, lorsque l'on me confiait la charretée de foin à ramener à la maison. Je devais bien conduire mes deux chevaux pour passer l'entrée ou le virage, sans la renverser. Je devais encore la faire reculer jusqu'au tas de foin

Ce jour-là, il n'était question ni de foin, ni de fumier, ni de moisson, mais on avait prévu d'aller couper l'herbe des talus, mon père et moi. Mon père avait la jument à conduire à l'étalon, si bien que j'étais seul, comme un gars capable, sur le terrain. En pleine forme le matin, la faucille bien aiguisée, je "tirais dessus". Je rangeais tas après tas. Au bout

nia em gwella. « Ken dillo, emezon va-unan, em-bo kaol evid ar pezh am-eus grêt. » Va zad a erruas harp ennon. Ne c'helle két chom hep gweled ar bosou gouzel trohet.

« Ha war ar c'hleuz, emezañ, az-peus grêt ivez ? » « Ya, ya, emezon, » o c'hwesa dija ar c'haol edo, d'am zoñj, o vond da deuler din ! « Mad, eme va zad, n'eo két brao mond da gahad war da lerc'h. »

Hen anzañ a rankan : paket am-boas unan ! Re wir eo ivez, va zad a ouie touza ar c'hleuziou. Paotred yaouank ar c'hontre a deue da Zul goude lein da ober eun dro er parkeier evid gweled peseurt labour a veze grêt e pep park. Souezet e vezent o weled penaoz e veze touzet kleuziou va zad.

Adaleg an deiz-se e veze ral deom mond da c'houzelia er memez park. Kaer em-boas en em lakaad em gwella, ne c'hellen két touza evel va zad. Ne c'helle két miret da lavared din : « An dra-ze n'eo nemed labour bastrouillet. » An amezeien a wele ar c'hemm. Med ne c'hellen két gwellaad va doare da labourad.

Ugent vloaz goude-se, va mamm a yeas da Lourd. Eno e reas anaoudegez gand eur vaouez euz Ploueskad.

« Hañ, eme va mamm, me am-eus eur mab ivez hag a zo o chom e Ploueskad. » E-pad eun nebeud bloaveziou, gwir eo, e oan bet dervecher.

- D'am zoñj, e kendalc'has ar vaouez, ec'h anavezan anezañ. Unan dillo eo, med gros !

- Hennez eo toud, a respontas va mamm... Ar c'hezeg o-deus pep hini o doare da labourad. Diêz eo lakaad anezo da jeñch. Eul loan penn-karr ne 'z aio két da vlein. Evid an dud eo damheñvel. Eul labourer piz ne c'houzañvo két ober gros. Ha kaer e-no, eul labourer gros ne deuio két da flou-raad e labour.

d'un moment, j'ai vu mon père venir par la voie charretière. Et je continuais de m'appliquer de mon mieux. « Aussi vite, me disais-je en moi-même, j'aurai des félicitations pour ce que j'ai fait. Mon père arriva tout près de moi. Il ne pouvait pas ne pas voir tous les tas de litière que j'avais coupés.

- Et tu as fait aussi sur le talus, me dit-il ?

- Oui, répondis-je, sentant déjà les félicitations qu'il allait, selon moi, me faire.

- Eh bien, fit mon père, il ne fait pas bon aller ch... après toi.

Je dois l'avouer : j'en avais attrapé une ! C'est vrai que mon père savait couper les talus ras.

Les jeunes gens du quartier venaient le dimanche après-midi faire le tour des champs pour voir le travail qui avait été fait dans chacun. Ils étaient admiratifs en voyant comment mon père rasait ses talus.

A partir de ce jour-là, il était rare que nous allions couper la litière dans le même champ. J'avais beau m'appliquer de mon mieux, je ne pouvais pas couper ras comme mon père. Il ne pouvait s'empêcher de me dire : " Cela n'est qu'un travail mal fait." Les voisins voyaient la différence. Mais je n'arrivais pas à améliorer ma façon de travailler.

Vingt ans après, ma mère alla à Lourdes et y fit la connaissance d'une dame de Plouescat

"- Ah, fit ma mère, moi aussi j'ai un fils qui habite depuis peu à Plouescat." Pendant quelques années, c'est vrai, j'y fus journalier agricole.

- A mon avis, continua la dame, je le connais : il travaille vite, mais ce n'est pas du fin.

- C'est tout à fait lui, répondit ma mère.... Les chevaux ont chacun leur manière de travailler, il est difficile de les faire changer. Pour les gens c'est un peu pareil. Un travailleur fin ne supportera pas qu'un autre fasse grossier. Et il aura beau faire, le "grossier" n'arrivera pas à figoler son travail.

Foar ar moc'h

E ti va zud e veze ivez grêt moc'h. O ! Eur wiz koz hepken hag he zorad moc'h bihan. Pa veze ar re vihan peder pe bemp sizun e veze gwerzet ar strobadenn a-béz, ar re vihan hag an hini goz. Koll amzer ha boued a oa maga eur wiz leun e-pad tri miz, teir zizun ha tri dervez.

Adaleg ar Sul a-raog ar foar, euz ar pardaez e veze lavig. Va zad ha me a zave kased ar moc'h bihan war ridellou ar c'harr-kouer. Goude edo em c'harg gwalhi anezo. Urz am-boa da implijout soavon dizamant : ar moc'h, pa veze gros o reun, a veze tamallet dezo beza fall da voueta pe beza nemed gwidorohed. Gand eur shampoing founnuz e soavon ne veze két gwelet ar reun kaledet.

Abred da Lun vintin e sikouren va mamm da c'horro. Va zad a roe o lein d'ar c'hezeg, a riñse ar c'hreier ha, goude-ze, ez eem da garga ar moc'h, ar wiz koz e kased ar c'harr hag ar re vihan er c'hased war-c'horre. Goude ar banne kafe hag eun tamm bara lonket dillo, va zad ha me a yee en hent gand Mignon war-zu Lezneven. Ne ree van e-béd euz ar moc'h nag euz ar c'hwez nag euz ar youc'h.

Digouezet war blasenn ar moc'h bihan, e-lec'h m'ema bremañ Kef al Labourerien-Douar, n'eo két ar memez c'hwez. Dinec'h eo ! Gand sikour daou pe dri gwaz e veze diskennet ar c'hasedad. Me am boa ar garg da ziwall anezo. Kenteliet e oan : « Dalc'h soñj paotr ped a dud a vo bet o sellet outo ha petra o do lavaret. » Med difenn am boa da lavar red priz e-béd.

Neuze ez ee va zad da ziskarga ar wiz koz war ar blasenn a zo bremañ atao harp e « Coq en Pâte ». A-benn neuze, va mamm a oa digouezet, deuet war he marc'h-houarn. Abaoe m'oam-ni lohet, n'he-doa greet nemed dienna, gwiska va breudeur ha va c'hoarezed, kas ar zaout er-mêz, riñsa kraou ar moc'h - rag eur wiz leun a oa da zond er pardaez -, skuba an ti ha pedi ar vugale da veza fur e-pad an dervez, ha dreist-oll mired d'en em egal. Hag edo war ar blasenn prest da gregi er wiz koz, staget eur gordenn ouz he gar a-raog.

La foire aux cochons

Chez mes parents, on élevait des cochons. Juste une truie et sa portée de petits. Quand ceux-ci arrivaient à quatre ou cinq semaines, on vendait le tout, les petits et la vieille. C'était perte de temps et de nourriture que d'alimenter une truie pleine pendant trois mois, trois semaines et trois jours. A partir du dimanche soir, avant la foire, il y avait de l'agitation. Mon père et moi soulevions la caisse des petits cochons au-dessus des ridelles de la charrette. Ensuite, il me revenait de les laver. J'avais comme consigne d'utiliser abondamment le savon : les cochons, à la soie grossière, avaient la réputation de ne pas bien manger ou de n'être que des "ratés". Grâce à un shampoing, on ne le remarquait plus.



(Euz dastumadenn René Roudaut)

Tôt le lundi matin, j'aidais ma mère à traire les vaches. Mon père alimentait les juments, nettoyait les crèches, et ensuite, nous allions charger les cochons, la truie dans le bas de la charrette et les petits dans la caisse posée au-dessus. Après le café et un bout de pain vite avalés, mon père et moi prenions la route de Lesneven avec Mignonne. Elle ne réagissait pas aux cochons, ni à leur odeur ni à leurs cris.

Arrivés sur la place des petits cochons,- là où est maintenant le

Goude-ze, va zad a yee da zisterna e leur Felix Tanguy. Mignon a veze lakeet en he c'hel, an hual warni rag kintuz a-walc'h e oa euz an dud estren : he zud he-doa ! Goude-ze e teue da blasenn ar moc'h bihan. A-raog en em gaoud ganin en-doa taolet eun taol lagad war ar c'hasedou all ha goulennet priz ar c'houblad kenta e-giz ma vefe prener. Evel-se e wele penaoz edo ar c'hour.

« Ha neuze paotr ? » a lavare din en eur en em gaoud. Me a responte dezañ ar pez a veze bet tremenet. Hag ez ee hep dale war-zu plasenn ar gwizi koz rag ar foar-se a veze abretoc'h. A-raog m'oa digouezet, eun amezog a lavaras dezañ : « Te a zo poent dit tostaad ouz ar wiz koz. Eur c'higer a zo war he zro o chinañ d'az c'hwreg. » Astenn a reas e baziou evid en em gaoud dirag va mamm. Krak-ha-berr e lavaras dezi : « Pe briz a zo war houmañ, madame ? » Eun tammig nehet, va mamm a respontas : « Hemañ a zo warni. »

Va zad a reas eur zell ouz ar c'higer hag a lavaras : « M'emaout da gentañ, me a laosko ahanout hag a deho. » Tehed a reas pell a-walc'h evid miroud jeïna anezañ med nompaz re evid rei dezañ da gredi e teufe en-dro kerkent ha m'en-defe tehet.

Ar c'higer a dlee en em lavared : « Ma ne brenan két anezi diouztu e vezo greet va zreid din. » Hag e prenas ar wiz koz. Va zad, neuze, a oa libr da zond war-dro ar moc'h bihan hag a werzas anezo. Oll e oant bet gwerzet.

Da fin ar foar, va zad a deuas da gregi en e wiz koz. Dizale e tigouezas ar c'higer da garga anezi. Anaoud en-doa greet va zad :

« Penaoz 'ta, emezañ, te aze hag er mintin-mañ ez-poa c'hoant da brena anezi ?

- N'eus forz, a respontas va zad, va gwreg a oa o werza anezi.

- Te, emezañ, a zo finoc'h eged kaoc'h moc'h ! »

Ambarket e oa ar wiz koz ha prenet eur vagouniad all. Er c'hraou e oa leun a golo da zigemeret anezi.

E-pad an amzer-ze, va mamm he-doa greet tro ar staliou. Dillajou, bouteier, seier a oa da brena rag dizale edo ar vugale da vond en-dro d'ar skol.

Crédit Agricole : ce n'est plus la même odeur - avec l'aide de deux ou trois hommes, on descendait la caisse. J'avais la charge de les garder et la consigne suivante : "Souviens-toi du nombre de personnes qui se seront arrêtées pour les regarder et retiens ce qu'ils auront dit." Mais j'avais défense d'avancer un prix quelconque.

Alors mon père allait décharger la truie sur la place qui est toujours près du "Coq en pâte". Pour alors, ma mère était arrivée à vélo. Depuis que nous avons quitté la maison, elle n'avait fait qu'écrémer le lait, habiller les frères et sœurs, sortir les vaches, nettoyer la crèche des cochons- car une truie pleine devait arriver le soir-, balayer la maison et prier ses enfants d'être sages toute la journée et surtout de ne pas se disputer. Elle était sur place, prête à tenir la truie, attachée par une corde à la patte de devant.

Ensuite, mon père allait dételer la jument dans la cour de Félix Tanguy. Mignonne était placée dans sa stalle, avec des entraves, car elle était méfiante vis à vis des étrangers : elle avait son monde ! Ensuite, il venait place des petits cochons. Avant de me rejoindre, il jetait un œil sur les autres caisses et demandait le prix des deux meilleurs, comme s'il était acheteur Ainsi il voyait comment était le cours.

- "Alors, mon gars," me demandait- il en arrivant. Je lui racontais ce qui s'était passé. Et il s'en allait sans traîner vers la place des truies, car la vente s'y faisait plus tôt. Avant d'y arriver, un voisin lui dit :

- Toi, il est temps que tu arrives : il y a un boucher qui tourne autour de ta truie et il "chine" ta femme. Il allongea le pas pour arriver devant elle.

Et d'un ton décidé, il lui dit :

- Combien coûte cette truie, Madame ? Un peu gênée, ma mère répondait :

- Celui-ci est "dessus".

Mon père jeta un œil au boucher et lui dit :

- Si tu es le premier, je te laisse et je m'écarte.

Il s'éloignait assez pour ne pas gêner le boucher, mais pas trop pour laisser supposer qu'il reviendrait dès que ce dernier se serait éloigné. Le boucher devait se dire :

P'oa erruet er gêr ar paotrezed a oa harp o fri ouz ar zeier stag ouz ar marc'h-houarn :

« O mamm, a lavaras unan, nag a draou a zo deuet ganeoc'h !

-Gwir eo, a anzavas va mamm, trohet eo o lostou d'ar moc'h bihan.

-O mamm, a gendalhas va c'hoar, beteg o c'hof int eet ganeoc'h ! »

N'int két aour

An detour a lavar : « N'az-peus atant vad e-béd ma n'ez eus két prad outi. » Du-mañ e oa eur foennog. Eno e vefe, koulz lavared e-pad ar bloaz, yeot da droha, da gemmesk e-touez al lann a veze draillet d'ar c'hezeg. Gwir eo. Ententet e veze outañ : kerkent ha ma veze glav, va zad a lakee ur zac'h rouz war e benn hag a yee d'ar foennog da fardella amañ ha da zifardella pelloc'h. Evel-se e veze yeot e-pad pep pengenn.



François Le Verge, en eur foennog,
gand ar gontell-brad hag ar pech.

Dre gustum, va zad az ee da droc'ha eur garrigellad yeot. Ma n'en-deveze két amzer, me am-beze aotre da falhad eur guchenn beuri, med dizaliet e vezen da zevel ar fezier. Eun tammig diadres e lakeen ar falz er prad, an douar ne oa két yahuz d'ar c'hezeg, hag ouspenn, ar falz a veze dilem-met gand daou pe dri droc'h glapez.

Med eur wech e oam eet on-daou da gerhad eur garri-gellad yeot. Evel-just, va zad a drohe hag a zave ar fezier. N'am-oa nemed karga ha rastellad ar pezh a jome war ar

- Si je ne l'achète pas tout de suite, il me fera "les pieds" ! Et il acheta la truie.

Mon père, dès lors, pouvait se rendre sur la place aux petits cochons. Tous furent vendus. A la fin de la foire, mon père revint tenir sa truie. Assez vite revint aussi le boucher pour charger la truie. Il reconnut mon père.

- "Comment, fit-il ! Toi tu es là et ce matin tu voulais l'acheter ?

- Qu'importe, dit mon père, c'est ma femme qui la vendait !

- Toi, dit-il, tu es plus fin que la m...de cochon !"

Une fois la truie embarquée, il acheta une truie pleine. La crèche était déjà pleine de paille pour la recevoir.

Pendant ce temps, ma mère avait fait le tour des étalages. Elle avait acheté des vêtements, des chaussures, des sacs, car bientôt les enfants allaient reprendre l'école. A son retour à la maison, les filles avaient le nez collé aux sacs accrochés au vélo.

- Oh Mamm, fit l'une d'elles, que de choses vous avez achetées !

- C'est vrai, concéda ma mère, les queues des petits cochons ont été coupées !

- Oh Mamm, continua ma sœur, vous avez été jusqu'au ventre !"

Ce n'est pas de l'or !

Selon le dicton : " il n'est pas de bonne ferme, si elle n'a pas de prairie" Chez nous, il y avait une petite prairie qui fournissait pratiquement pour toute l'année de l'herbe à mélanger à l'ajonc que l'on coupait pour les chevaux. C'est vrai qu'elle était soignée : dès qu'il pleuvait, mon père mettait sur la tête un sac de toile de jute et s'en allait à la prairie pour boucher ici, déboucher plus loin. Ainsi, il poussait de l'herbe dans chaque carré.

D'habitude, mon père allait couper une brouettée d'herbe. Quand il n'avait pas le temps, j'avais l'autorisation d'aller faucher un peu d'herbe, mais il m'était déconseillé de faucher sur le bord des ruisseaux. Maladroitemment, on enfonçait la faux dans le sol et la terre était mauvaise pour la santé des chevaux. Et de plus, la faux se trouvait émoussée en deux ou trois coups mal ajustés.

prad. Poania a reen evid dastum piz. Aon am-oa e vefe rebechet din adarre va labour gros gand va zad. Souezet e oan bet o kleved anezañ o lavared :

- Mad eo, paotr ! N'eo két aour int. Ha ma vefent bet e vefe bet gellet leusker eun nebeud gand ar re all.

- Mardouen, emezon, hemañ e-neus muioc'h a furnez eged ma soñjen.



An tog koz

Biel a oa war bord an hent o kempenn an ode, krog en e vioch, ar bal en e gichenn. Ar person a dremenas. Ehana a reas e garr-tan :

- Oc'h ober petra emaoc'h aze Biel ?

- Eun tamm amzer am-oa, Aotrou Person, hag on deuet da gempenn an dar. Krevet eo gand ar mab o tremen gand e drakteur. An ostillou pounner n'int mad nemed da frigasa traou, freuza traou. Setu aze ar pezh a ra ar re yaouank. Med pa vez poent kempenn ez int lezireg. Setu on deuet gand va fioch ha va fal da rapari an ode.

- Hag e rit an dra-ze oc'h-unan ?

- O ya ! Gand eun tammig pasianted hag eun tamm ijin e teuin a-benn

Ce jour-là, nous étions partis tous les deux pour prendre une brouettée d'herbe. Comme d'habitude, c'est mon père qui fauchait... et il faisait le bord des ruisseaux. Moi, je n'avais qu'à charger et ramasser au râteau ce qui restait sur le pré. Je m'appliquais pour ramasser brin à brin. Je craignais de me voir reprocher encore une fois mon travail grossier par mon père. D'où ma surprise de l'entendre dire :

- C'est bon, mon garçon, ce n'est pas de l'or. Et si cela en avait été, on aurait pu en laisser aux autres.

- Ma foi, me dis-je, celui-ci a plus de sagesse que je ne le pensais.

Le vieux chapeau

Gabriel était au bord de la route en train d'arranger l'entrée de champ, la pioche en main et la pelle à ses côtés. Le Recteur passa et arrêta sa Deux Chevaux.

- Que faites-vous là, Gabriel ?

- J'avais un peu de temps, Monsieur le Recteur, et je suis venu arranger l'entrée de champ. Elle a été démolie par le fils en passant avec son tracteur. Les outils lourds ne sont bons qu'à faire des dégâts. Voilà ce que font les jeunes. Mais quand il s'agit de réparer, là, ils sont négligents. Voilà, je suis donc venu avec ma pioche et ma pelle pour réparer l'entrée.

- Et vous ferez cela tout seul ?

- Oh oui, avec un peu de patience et de l'astuce, j'arriverai à bout de mon travail

- Vous me surprenez. Et même, dit le recteur, je vais vous donner ma bénédiction !

- Selon votre volonté, Monsieur Le Recteur !"

Et Gabriel de ramasser ses épaules, de baisser la tête, comme si une averse orageuse allait venir sur lui. Et il prit sa pelle, prêt à recevoir la bénédiction.

- Enlevez donc votre chapeau, Gabriel !

- Oh, Monsieur le Recteur, si votre bénédiction ne peut pas traverser ce vieux chapeau, elle ne doit pas avoir beaucoup de puissance ! Vous pouvez la garder.

d'ober va labour.

- Mad ! Souezet on ganeoc'h. Zoken, sell, a lavaras ar person, emañ o vond da rei deoc'h va bennoz.

- Hervez ho polontez, Aotrou Person !

Ha Biel a glozas e ziouskoaz, a zoublas e benn, 'vel ma vefe erru warnañ eur barr-arnév, hag e krogas en e bal prest da reseo ar bennoz !

- Tennit 'ta neuze ho tog, Biel !

- O Aotrou Person, eme Biel, ma ne c'hell két ho pennoz treuzi va zok koz, ne dalv két kalz a dra. Dalhit anezi ganeoc'h.

Penaoz e ya Jezuz-Krist

Ar person a oa anaoudeg war tachenn al labour-douar. Gouzoud a ree e oa mad e barrezioniz da labourad, med ne oant két bet pell e skoliou al labour-douar. Setu d'ar zul, da boent ar zermion, ar person a veze aketuz da alia anezo.

« E miz Mae, emezañ, pa vez poent hada an endiv, arabad mond re zon. Red eo ouspenn lakaad an douar munud. » A-raog fourra chalotez e veze kuzuliet da baotred an overenn mond da dreti anezo en dour zomm, med arabad mond en tu all da 38 derez. A-hed ar bloaz e veze kenteliet e barrezioniz evel-se.

Eur zulvez avad, goude an overenn, ar person a oa o tistrei d'ar presbital ha Job a oa o vond beteg an ostaleri. Abaoe pell amzer e oa safaret Job. Setu amañ tro dezañ da zizaha : « Penaoz ivez, Aotrou Person, Jezuz-Krist, eun dra bennag a zo en em gavet gantañ ? Klañv eo marteze ? Ken dillo a-walc'h eo maro ! Ne glevan ano anezañ. »

Comment va Jésus-Christ ?

Le recteur connaissait le travail de la terre. Il savait bien que ses paroissiens étaient de bons travailleurs, mais ils n'avaient pas beaucoup fréquenté les écoles d'agriculture. Et donc, le dimanche, il était assidu à leur donner des avis.

Au mois de mai, au moment de semer les endives, il leur disait de veiller à ne pas semer trop profond. De plus, il fallait que la terre soit meuble. Avant de planter les échalotes, il leur conseillait de les tremper dans de l'eau chaude, mais pas au-delà de 38 degrés. Tout au long de l'année, il conseillait ainsi ses paroissiens.

Un dimanche, ma foi, le recteur s'en retournait au presbytère et Job s'en allait vers le bistrot.

Depuis longtemps, Job était tracassé, C'était l'occasion de vider son sac : "Comment va Jésus-Christ, Monsieur le Recteur. Il lui est arrivé quelque chose ? Il est peut-être malade ? Aussi vite, il est mort ! Je n'en entends plus parler.

Un autre homme ?

Tous les jeudis, j'allais comme journalier dans la même ferme. Régulièrement, à l'heure du casse-croûte, Carine, la petite fille de la maison d'à côté, venait me saluer. Elle était trop jeune pour aller à l'école. Quand elle se levait et voyait ma Deux Chevaux jaune, elle venait me faire deux bises. Elle s'asseoyait sur mes genoux puis retournait chez sa grand-mère.

C'était le jour du pardon de Kerzéan, tout près de la ferme. C'était moi qui présidais. Carine vint avec sa grand-mère. Je la trouvais timide, mais elle me regardait avec insistance.

En rentrant à la maison, elle rencontra mon patron.

"Alors Carine, où as-tu été ?

- Eh bien j'ai été à la messe.

- Et qui as-tu vu ?

Eun den all ?

Bep Yaou e vezen o tervezia er memez atant. Aketuz da eur ar gortozenn e teue Karin, ar verc'h vihan, euz ti an amezog da zaludi ahanon. Re yaouank e oa evid mond d'ar skol. Pa zave ha pa wele va zaou loan melen-beuz e teue da rei daou bok din. Azeza a ree war va barlenn hag e tistroe da di he mamm-goz.

Digouezet e oa pardon Kerzeant, harp en atant. Me a oa gand an drein. Karin a deuas ivez gand he mamm-goz. Kavoud a reen anezi lentig, med ne denne lagad ebed diwarnon.

En eur vond d'ar gêr e tiambrougas va mestr :

« Ha neuze Karin, e pelec'h out bet ?

- Me 'zo bet en overenn, emezi.

- Ha ya ! Ha piou 'peus gwelet ?

- Eh beñ, emezi, gwelet am-eus an aotrou bihan Jean Cabon (Evel-se he-doa lesanvet ahanon)

- Ha ya ! Ha penaoz edo ?

- Eh beñ, eme ar baotrezenn, lakeet en-doa eur zae wenn hir war e vragez louz ! »

Jean, e
pardon
Kerzeant,
Ploueskad
2003.

(Euz dastu-
madenn
Gérard Le
Duff)



- Eh bien j'ai vu Monsieur Petit Jean Cabon (c'est ainsi qu'elle m'avait surnommé)

- Ah oui ! Et comment il était ?

- Eh bien, il avait mis une longue robe blanche sur son pantalon sale.

Je n'étais pas mauvais en tout !

On me confiait toutes sortes de travaux : charger du fumier au croc, dédrageonner, planter et couper des choux fleurs, ramasser des carottes, biner avec le cheval.

Ce jour-là, il faisait mauvais, le patron me dit " Aujourd'hui, si tu veux bien, il y a là un tas de pommes de terre à trier. Il y avait trois paniers : un pour les grosses, un pour les moyennes et un pour les petites. Je me mis au travail. J'avais la réputation d'être un travailleur qui ne fignolait pas ! "Bien, me dis-je en moi-même, aujourd'hui, je vais m'appliquer pour faire du bon boulot.

Et je pris une pomme de terre dans chaque main. Je jugeais au plus juste. "Celle-ci, c'est une grosse." Et j'en prenais deux autres. J'hésitais parfois entre une moyenne et une petite. Je m'appliquais. Je ne voulais pas bâcler le travail. Et ainsi jusqu'au casse-croûte. Le patron vint voir comment progressait le tri. Le panier des grosses était presque plein, celui des moyennes à moitié, et celui des petites avait le fond recouvert.

- Tu as fait déjà tout cela, me dit-il, d'un air goguenard... Viens quand même à ton casse-croûte.

- Ma foi, me dis-je en moi-même, il n'a pas l'air bien content, le patron ! Je ne suis pas assuré d'avoir ma paie intégrale ce soir." Mon coup de rouge, mon bout de pain, mon verre de café, tout cela avait mal passé !

Finis le casse-croûte, le temps s'était amélioré.

- En attendant le déjeuner, me dit le patron, tu peux aller étaler le fumier

Ne oan két fall e pep labour !

A bep seurt labour a veze fiziet ennon : karga teil gand ar c'hrog, dizrajoni, planta ha troha kaol, dastum karotez, c'hwennad gand ar marc'h.

En deiz-se e oa fall an amzer. Va mestr a lavaras din : « Hirio, ma plij ganez, ez eus aze eur guchenn patatez da zibaba. » Tri boutog a oa : unan evid ar re vraz, unan evid ar re grenn hag unan evid ar re vihan. Setu me o kregi em labour. Ar brud am-oa da veza eul labourer gros. « Mad, emezon din va-unan, red eo hirio poania evid ober labour brop. »

Hag e krogen en eur batatezenn e pep dorn. Barn a-dost a reen anezo. « Houmañ a zo unan vraz, » emezon. Hag e krogen e diou all. Lent a reen a-wechou etre unan grenn hag unan vihan. En va gwella edon. N'edon két chal d'ober labour digempenn. Hag er mod-se beteg gortozenn. Ar mestr a deuas da weled penaoz ez ee al labour ganin. Boutog ar re vraz a oa damleun, an eil beteg e hanter ha foñs an trede a oa goloet ivez.

- Kement-se az-peus greet dija ? eme ar mestr, eun êr ganas warnañ. Deus da baka da c'hortozenn memestra !

- Mardouen, emezon din va-unan, n'eo két gwall gontant an den. N'on két assur da gaoud va fae penn-da-benn er pardaez-mañ. Va banne gwin, va zamm bara, va gwerennad kafe, ne oant két bet diskennet eeun.

Echu gortozenn e oa sklaereet an amzer.

- Da c'hedal lein, eme va mestr, e c'hellez mond da skuilla ar guchenn teil am-eus kaset el liorz.

- Mad eo, emezon, n'edo két poent rebarbi.

Ha me gand va forc'h d'al liorz. N'am-oa két kalz a zale gantañ. Eun tamm a-gleiz, eun tamm a-zehou, eur forhad a-bell, e-bén harp em boutou. Ha setu aze, e-barz emaoch, en em glevit bremañ. A-raog lein e oan distro.



Jean, troet e gein, o labourad gand Jean Jaouen e fin ar bloaveziou 70. (Euz dastumadenn Jean Jaouen)

que j'ai envoyé au jardin.

- C'est bien, fis-je. Ce n'était pas le moment de protester !

Et me voilà avec ma fourche au jardin. Je n'en avais pas eu pour longtemps : un morceau à droite, un autre à gauche, une fourchée au loin, une autre près de mes bottes ! Et voilà ! Vous êtes dedans ! Arrangez vous maintenant.

Avant midi, j'étais de retour. Me voyant arriver, mon patron resta étonné :

- Tu as déjà fini, me dit-il.

- Oui, lui répondis-je. Méfiant, il s'en alla voir et revint.

"Eh bien, dit-il, tu es prêtre comme les autres. Vous ne valez pas lourd quand il s'agit de prendre une décision : vous n'en finissez pas de dire "oui" ou "non". Mais vous faites un travail formidable quand il s'agit d'étaler la m... !

O weled ahanon o tigueuzoud, ar mestr a jomas souezet.

- Echu 'peus dija ?

- Ya, emezon.

Disfiziuz ez eas da weled hag e teuas en-dro. « Mad, emezañ, beleg out 'vel ar re all. Ne dalvezoc'h két pounner pa vez poent divizoud. Ne vez fin e-béd deoc'h da lavared « ya » pe « nann ». Med labour disheñvel a rit pa vez poent leda kaoc'h ! »

Meurlarjez

Da-geñver an deiz-se e vezem pedet gand on tonton da vond du-ze da dañva eur fritadenn viou. Oll ez eem, an torad bugale hag ivez ar vamm.

An tonton a jome er gêr an dervez-se evid digemeret ahanom. Hep dale e vezem renket en-dro d'an daol hir. An tonton a varvaille gand pep hini ahanom. Daoust hag en em blijoud a reem er skol ? Ne oa két re zroug ar skolaérez pe ar skolaer ? Fiziañs or-boas da jeñch klas ? Piou a oa ar mousig pe ar baotrezenn a blije deom ?

Ar vamm a oa dija krog er billig hag hep dale e torre ar viou, unan da bep hini. N'or-beze dale e-béd gantañ. Pa veze goull ar skudell, an tonton a c'houlenne : « Mad e oa tudou ? » A-raog respont, ni a daole eur zell war-zu or mamm rag kenteliet e oam bet : « Arabad deoc'h beza divergont ! » Peogwir ne oa két re zu he daoulagad, ni a grede respont : « O ya, tonton ! » Hemañ a ouie lenn ennom : « Unan all a yafe ganeoc'h ? » Ar vamm, distran, a gemeras ar gaoz : « Oh, a-walc'h o-deus bet ! » Med ar vamm a oa yaouankoc'h eged he breur... Hag hemañ a roas urz dezi : « Gra pep hini e hini dezo c'hoaz, Fin. Priz a zo war ar viou, setu goude gwerza nebeud e vezo kalz a arhant. » Or mamm ne grede két enebi ouz he breur kosa hag ouzpenn en e gêr. Ha ni kennebeud... Evel-se hor beze bep a zaou vi !

Bara a veze ivez. Or mamm a lede tano evel eur c'hwez vad eul lipad amann warnañ. Ne lavaran két e vefe piz or mamm med kempenn

Le Mardi Gras

A l'occasion de cette fête, nous étions invités chez notre tonton pour manger une omelette. Nous y allions tous, les enfants et notre mère aussi.

Tonton restait à la maison ce jour-là pour nous accueillir. Sans tarder, nous étions installés autour de la longue table. Tonton parlait avec chacun d'entre nous. Est-ce que nous nous plaisions à l'école ? L'institutrice ou l'instituteur n'étaient-ils pas trop durs avec nous ? Pensions-nous changer de classe ? Quel garçon ou fille était notre ami ?

Notre mère avait déjà la poêle en main et sans tarder elle cassait les œufs, un par personne. Nous les mangions rapidement. Quand notre assiette était vide, notre tonton demandait : "C'était bon, bonnes gens ?" Avant de lui répondre, nous lancions un regard à notre mère, car elle nous avait mis en garde : "Ne soyez pas effrontés !" Puisque son regard n'était pas trop noir, nous pouvions répondre : "Oh oui, Tonton." Il savait lire en nous : "Vous en voulez un autre ?" Ma mère prit la parole : "Oh, ils en ont eu assez !" Mais, notre mère était plus jeune que son frère... Et ce dernier lui ordonna : "Fais-en un autre à chacun, Fine. Il y a de la demande sur les œufs, donc en en vendant peu, on gagnera beaucoup." Notre mère n'osait pas s'opposer à son frère aîné, surtout chez lui. Et nous non plus... C'est ainsi que nous avons deux œufs.

Rei boued
d'ar yer, pe
mond da
zastum ar
viou a oa
unan euz al
labouriou
fiziet er
vugale.

(Euz dastumadenn François
Le Gall)



ez ee gand amann he breur. « Lak amann dezo, a lavare an tonton, fall eo ar priz. Drebit tudou evid lakaad ar c'hour da wellaad ! »

Gand an tonton Louis, ni a gave e oa c'hwez an Aviel.

Youn ar paotr fin !

E-pad ar vrezel, va zri tonton a oa prizoniet en Almagh. Gand va zad-koz ha va mamm-goz, Youn ar mevel a gase an atant en-dro ar gwella ma c'helle.

Er bloavez-se, ar rabez a oa bet diwanet rouez. An amezog Laouig a deuas da lavared da va mamm-goz :

- Gwelet am-eus, Anna, eo truezuz ho parkad rabez. Lavar 'ta da Youn dond du-mañ da rouesaad va zamm rabez. Abred a-walc'h emao'h c'hoaz da biketa.

- Trugarez deoc'h, Laouig. Me 'lavar o dezañ mond da gerhad.

Setu e roas va mamm-goz urz da Youn da vond da zibagana ar rabez e park Laouig. Youn a oa distro gand e garrigellad a-raog lein... O weled anezi, va mamm-goz a oa souezet :

- Che ! Youn ! Rabez brao az-peus bet. Braz int !

- Ya, eme Youn en eur vousec'hoarzin, me am-eus tennet ar re vrasa. Evel-se, ar re all a c'hell kreski hep dale. Bremañ o-dezo êr !



C'hwennad ha rouesaad ar beterebez.

Nous avions aussi du pain. Notre mère y étalait une couche si fine de beurre qu'elle pouvait passer pour une illusion, une bonne odeur. Je ne dis pas que notre mère était pingre, mais elle y allait doucement avec le beurre de son frère. "Mets-leur du beurre, disait le tonton, les prix sont mauvais. Mangez, bonnes gens, pour que le cours s'améliore !"

Pour nous, Tonton Louis avait un parfum d'Évangile.

Youn, le malin

Durant la guerre, mes trois oncles étaient prisonniers en Allemagne. Mes grands-parents et Youn le valet faisaient tourner la ferme du mieux qu'ils pouvaient.

Cette année-là, les betteraves se firent rares. Le voisin, P'tit Louis, vint dire à ma grand-mère :

- Anne, j'ai vu que ton champ de betteraves ne donnait pas. Dis à Youn de venir chez moi éclaircir les miennes. Il n'est pas trop tard pour pouvoir en repiquer encore.

- Merci à vous, P'tit Louis. Je vais lui dire d'y aller.

Ma grand-mère ordonna donc à Youn d'aller éclaircir les betteraves du champ de P'tit Louis. Youn revint avant le déjeuner avec sa brouettée. En le voyant, ma grand-mère s'étonna :

-Eh bien, Youn, tu as eu de belles betteraves. Elles sont grandes !

- Oui, dit Youn en souriant. J'ai tiré les plus grandes. Comme ça, les autres pourront grossir sans tarder. Maintenant, elles auront de la place !

Avec l'aide de la Vierge Marie

On l'appelait Marie Momid. C'était une de mes voisines et elle était d'une dévotion sans pareille.

Un dimanche, elle revenait chez elle, après les vêpres. Elle fit une pause,

Dre zikour ar Werhez Vari

Mari Momid a veze grêt outi. Eun amezogez e oa din. Eur vaouez devod dreist-muzul !

Eur zulvez edo o tond d'ar gêr goude ar gousperou. Eun ehan a reas azezet war bern mein ar c'hantonier pa dremenas Goulhan, eun tonton da va mamm.

- Ale ! Marharid, eun ehan a zo ?

- Ya, emezi, med ar Werhez Vari he-deus lavaret din e teufe da gerhad ahanon !

- Ha ! a respontas Goulhan. Ma vefen bet assur e teufe e vefen ivez cho-met da c'hortoz ! Med gwelloc'h e kavan kendelher gand va hent. Goulhan a zigouezas e poent er gêr. Mari ivez, med diwezatoc'h.

An Almant el limon !

Bemdez, da eur ar zervijou, e veze poent drailla lann ha yeot d'ar c'hezeg. Evel-just, on tad a vouete lann ha yeot. Dre gustum, me a groge en dornigell. Outi e veze staget eur gordenn ha va c'hoar a groge enni. Me a zave an dornigell ha va c'hoar, en eur zacha, a zikoure ahanon da zigas anezi d'an traoñ. On tri e teuem a-benn e berr amzer da zrailla pevar boutegad lann, daou evid koan hag an daou all evid o fred kentañ en dervez war-lerc'h.

En on ti, d'ar mare-ze, edomp pemp a vugale. Med ouspenn e roem lojeiz d'eun ugent Almant bennag. Rekizisionet e oa bet an ti ! Ar re-mañ a dremene o derveziou oc'h ober toullou ha kuzadennoù er parkeier. Aon o doa e teufe eun dervez bennag ar Zaozon hag an Amerikaned da ziloja anezo. En toullou e reent e fizient kaoud kuz. Eus eno e c'hellfent tenna war ar c'hirri-nij.

Med adaleg pemp eur e tistroent euz o labour. Eun dervez, unan anezo o klevet trouz er c'hrañj, a deuas da weled oc'h ober petra edom.

assise sur le tas de pierre du cantonnier quand Goulven, un tonton à ma mère, passa.

- Alors, Marguerite, on fait une pause ?

- Oui, dit-elle, mais la Vierge Marie m'a dit qu'elle viendrait me chercher. !

- Ah, répondit Goulven. Si j'étais sûr qu'elle vienne, je serais resté aussi à attendre ! Mais je préfère continuer mon chemin. »

Goulven arriva à l'heure à la maison. Marie, aussi, mais plus tard.

L'Allemand au boulot !

Tous les soirs, à l'heure des soins à apporter aux bêtes, c'était le moment de hacher de l'ajonc et de l'herbe pour les juments. Comme il se doit, mon père alimentait. Moi, je prenais le manche. On y attachait une corde que ma sœur tirait. Je soulevais le manche et ma sœur m'aidait à le tirer vers le bas. Tous les trois, en peu de temps, nous arrivions à hacher quatre paniers : deux pour le soir et deux autres pour le lendemain matin.

A la maison, à ce moment-là, nous étions cinq enfants. Mais en plus, il y avait une vingtaine d'Allemands. Notre maison avait été réquisitionnée. Ceux-ci passaient leurs journées à faire des trous et des cachettes dans les champs. Ils avaient peur qu'un jour les Anglais et les Américains viennent les déloger. Ils pensaient trouver refuge dans ces trous. De là, ils pouvaient même tirer sur les avions.

Mais à partir de cinq heures, ils arrêtaient le travail. Un jour, l'un d'entre eux, en entendant du bruit dans la grange, vint voir ce qu'on y faisait. Il ne



Michel ha Beatrice Le Roy, euz Gwiseni, o rei tro d'eun draillerez-lann bet savet e ti A. Caradec e Gwiseni.

Ne ouie na ger galleg na ger brezoneg evel just, med gelled e-noa rei da entent e oa kontant da drei an draillerez. Setu me ha va c'hoar kaset da gigna patatez. Eur paotr solud e oa. Hep dale e traile o c'hoan hag o lein d'ar c'hezeg. Bemdez e veze aketuz d'e labour. Pa ne veze két c'hoaz poent koan, va c'hoar a yee da zikour he mamm da c'horro. Ha me am-oa riñsa ar c'hreier da ober. Du-mañ n'edo két ar c'hiz da leusker an dud nag ar vugale diskrog. Trei mad a ree ar jao beteg an deiz milliget. Va zad ne oa két distro d'ar gêr evid poent drailla lann. An Almant a oa inouet o c'hedal. Gelver a reas eun Almant all. Hag o-daou e lakont ar mekanik en-dro.

Pa zigouezas va zad er gêr ez eas kerkent da weled peseurt labour a oa greet dezañ. Ne oa két re gontant euz o labour. Re a yeot o-doa lakeet e-touez al lann. Med n'am-eus soñj ebed o defe paket ar c'hezeg ar foerell diwar o c'hoan re zruz !

Eur vedalenn d'ar mous

Eur breur din a oa nebeud en tu all da dri bloaz. Met ne c'houzañve két an Almanted. Marteze e komprene ne oant nemed estrañjourien en e di.

Unan euz va c'hoarezed, bloavez hanter yaouankoc'h, a yee a galon vad da bourmen gand an Almanted. Douetuz, meur a hini outo o-doa er gêr bugale euz ar memez oad. Dougenet ha barlennet e veze ganto. En em gleved mad a reent. Aliez a-walc'h he deveze bonboniou diganto. Ne ree két sin ar groaz a-raog suna anezo !

Da va breur e veze kinniget bonboniou ivez. Med biken n'en-eus kemeret hini e-béd. Va zad a deuas d'en em zoñjal : « Ar marmouz-mañ a zo gouest da zigas droug warnom. Ken dillo, ni a vo tamallet da isa anezañ a-eneb an Almanted hag ar re-mañ a deuio da zoñjal om-ni sponterien. Gwall afer vad ! Kee da weled : eun dervez bennag int gouest da lakaad an tan er bern keuneud pe er foenn hag er c'holo. Ken dillo e lakafent an tan er c'hreier, en ti marteze ! »

Setu va zad a roas da gompren d'an Almanted e oa kontant da

connaissait pas un mot de français, ni de breton bien sûr. Il réussit quand même à nous faire comprendre qu'il voulait bien tourner le hache-lande. Nous voilà, ma sœur et moi, envoyés aux pluches. C'était un gars solide. En peu de temps, il avait haché ce qu'il fallait aux juments pour le soir et le lendemain. Chaque soir, il était assidu à son poste. Comme ce n'était pas encore l'heure du souper, ma sœur allait aider ma mère à traire les vaches et moi, il me revenait de vider les crèches. Chez nous, ce n'était pas dans les habitudes de laisser les grands (ni les petits) à ne rien faire. Tout marchait bien jusqu'au jour maudit où mon père n'était pas revenu à temps pour hacher la lande. L'Allemand s'impatientait à attendre. Il appela un autre Allemand. Et à deux, ils mirent la mécanique en route.

Quand mon père rentra, il alla tout de suite voir quel travail on lui avait fait. Il n'en fut pas très content : ils avaient mis trop d'herbe parmi l'ajonc. Mais je ne me souviens pas que les juments aient eu à souffrir de diarrhée pour avoir eu de l'ajonc trop dru !

Une médaille au gamin !

J'avais un frère qui avait un peu plus de trois ans et qui ne supportait pas les Allemands. Peut-être comprenait-il qu'ils n'étaient que des étrangers dans sa maison.

Une de mes sœurs, d'un an et demi plus jeune, allait se promener avec eux de bon cœur. Plusieurs d'entre eux avaient probablement des enfants de cet âge. Ils la portaient dans leurs bras et sur leurs genoux. Ils s'entendaient bien. Assez souvent, elle recevait des bonbons. Et elle ne faisait pas le signe de croix avant de les sucer.

Ils offraient aussi des bonbons à mon frère. Mais jamais il n'en prit un. Mon père vint à penser : « Ce marmot est capable de nous faire advenir des malheurs. Aussi vite nous serons soupçonnés de l'exciter contre les Allemands et ces derniers pourraient nous accuser d'être des

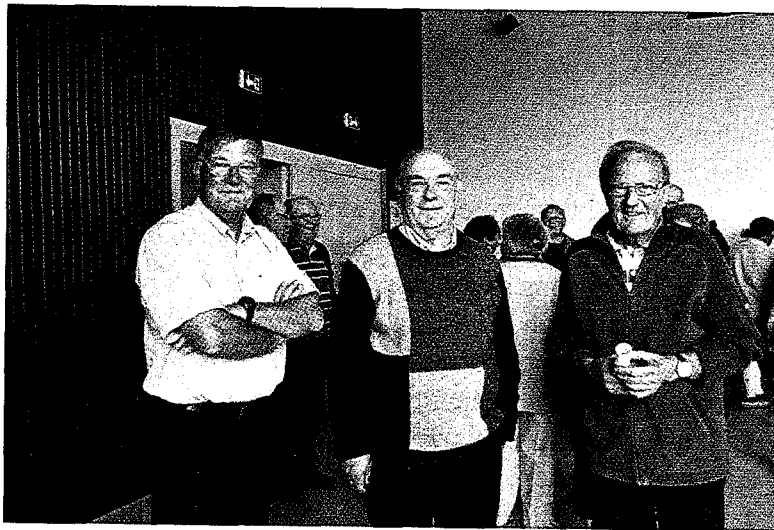
gemered ar bonboniou en e c'hodell hag e rofe anezo d'e vab pa vefe poent koan.

Hemañ a zo bet lezireg atao da gaozeal, en desped ma poanie va zad gantañ. Va zad a oa bet fabrik er bloavez-se, karget gand ar person da ingala ar bara benniget d'an dud e-pad an overenn. Chom a ree gantañ. Setu echu tro an iliz e lakee dornajou en e c'hodell. Gand ar bara-ze, va breur ne lente két. Mond a ree gantañ evel farz gand ar paotr koz. Med ne wellee két en e lavar. Marteze ne oant nemed louzou à libération lente rag, kredit ahanon, pa oa deuet war an oad, va breur a oa distagellet mad e deod. Med d'e dri bloaz hanter, pa ginnige e dad bonboniou an Almanted dezañ, ne ouie lavared nemed : « Ec'h ! Tuf ! Bonbon tonton kaka ! » en eur yez êz da entent da bep hini. N'e-noa két ezomm anezo war forz pe briz.

Soñjal a ran a-wechou : me a dlefe goulenn evid va breur eur vedalenn evid beza bet eur résistant a-bred.

Distro Jean e
Gwiseni evid eur
brezegenn e miz
gouere 2011.

(Sk. Yvon Gac / Spered
Bro Gwiseni)



Ar c'hillog

Evel ar re all e oan bet galvet da vond da ober va c'hoñje. Ar c'hiz a oa da vond da lavared « kenavo » d'an amezeien ha d'ar gerent. Setu e

“terroristes”. Sale affaire ! Allez voir : un jour, ils seraient capables de mettre le feu au tas de bois, au foin ou à la paille. Ou bien même aux crèches ou à la maison.

Aussi, mon père fit-il comprendre aux Allemands qu'il voulait bien prendre les bonbons et qu'il les remettrait à son fils le soir.

Celui-ci a toujours été paresseux pour parler, malgré la peine que se donnait mon père. Cette année-là, il était fabricant, chargé par le Recteur de distribuer le pain béni à la messe du dimanche. Une fois fait le tour de l'église, il lui en restait. Il en mettait par poignées dans ses poches. Pour ce pain, mon frère n'hésitait pas. Il en mangeait comme un vieux mange du far. Mais cela n'améliorait pas sa diction. Peut-être n'étaient-ils que des médicaments à libération lente car, vous pouvez me croire, quand il a grandi, mon frère avait la langue bien pendue. Mais à trois ans et demi, quand son père lui présentait les bonbons des Allemands, il ne savait dire que “Euh Tuff ! Bonbon tonton caca”, en une langue compréhensible de tous. Il n'en voulait à aucun prix. J'en arrive parfois à penser : et si je demandais une médaille pour mon frère pour avoir été un “résistant précoce ?”

Pauvre coq !

J'avais été, comme les autres, appelé pour faire mon service militaire. Avant de partir, il était de coutume d'aller dire "au revoir" aux voisins et aux parents. Me voilà donc parti voir ma tante Françoise. En la quittant, j'eus deux bisous et un billet de 100 fr. Et elle me pria de revenir la voir quand je viendrais en permission. Après mes "classes", j'eus le droit de revenir à Guissény. Mais à vingt ans, j'étais plus préoccupé de revoir les copains et les copines. Je n'avais pas pris le temps d'aller jusque chez ma tante.

Peu après mon retour à la caserne, je reçus une lettre de ma mère. Elle me disait avoir été très contente de me revoir. Je n'avais pas maigri,

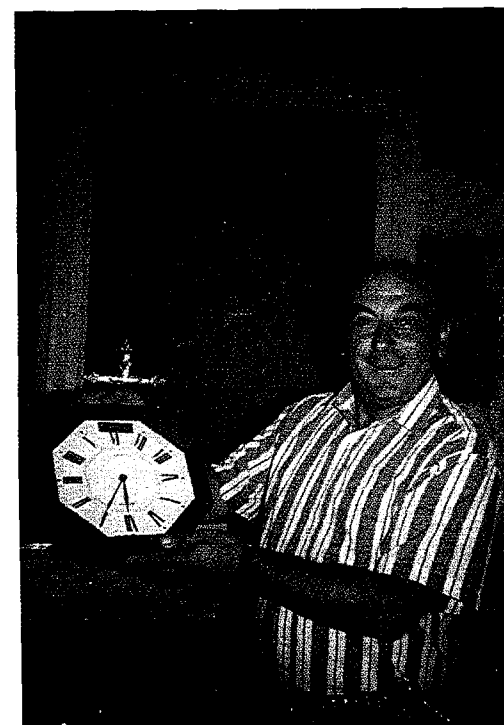
oan eet da lavared « kenavo » da va zintin Soaz. En eur guitaad anezi em-oa bet daou bok kloz hag eur billed a 100 lur hag e pedas ahanon da zistrei da weled anezi pa deufen e permission. Goude va c'hlasou em-oa bet aotre da zistrei da Wiseni. Med da ugent vloaz, petra faot deoc'h, em-oa muioc'h a vall da weled va c'hamaladed ha va c'hamaladezed eged mond da weled eun dintin goz.

Distro en arme, va mamm a skrivas din. Kontant-kenañ e oa bet o weled ahanon. N'am-oa két cheñchet. N'am-oa két ear gwall-eüruz. Ne glemmen két euz va c'habiten. « Da dad, d'az oad, emezi, a glemme ouz e hini. Med, hennez bremañ, ken dillo e-noa da veza er retred ivez. » Lavared a reas din ivez e oa hanter fuloret an dintin. Aozet he doa din eur pred. Eur c'hillog he-doa poazet. Ha peogwir ne oan két deuet he doa drebet eur vorzed da zul kreisteiz, e-bén evid he c'hoan. Da lun ar memez kundu : eun askell da lein, e-bén da goan. Evid ar meurz avad, ar c'hi e-noa bet ar rest. Va mamm a alie ahanon da nompaz ankounahaad en taol a zeu. Kerkent e skriven d'an dintin evid en em zigarezi ha prometi dezi ez afen dinec'h en taol a zeu.

Eun nebeud miziou goude em-oa bet aotre da zistrei adarre da Wiseni. Skrivet em-oa kerkent da dintin Soaz. Digouezet e oa va lizer ganti. Med disfiziuz e oa : « Kee da weled. Lavaret e-neus din e teufe med arabad dit fizioud warnañ. Sañset emañ o vond da veleg. Tamm ebed gwelloc'h eged ar re all. » Hag e soñje : « Ma ne deu két e rankin adarre drebi ar c'hillog va-unan e-pad daou zervez. Med ma teu ha m'am-eus aozet netra e vezo tamalluz din ! Ar brud a zavo. » An dintin a en em dennas : paka a reas ar c'hillog. Displua anezañ a reas ivez. Ma teufen ne vefe dale ebed evid poaza anezañ. Ma ne deufen két ar pluñv a zavje a-nevez war krohen ar c'hillog. Safaret e oa memestra : ar c'hillog a dlee kaoud riou. E penn kenta an noz ez eas beteg ar glud da weled anezañ. Eun énéz a ree goap outañ : « Mad, emezi, pa vezez hep da bluñv n'az-peus két kalz a dra muioc'h egedom-ni. » Ar c'hillog, en e gounnar, a respontas dezi : « Te, m'am-eus tro warnout n'ez in két e-biou ! » Riou bras e-noa : paket e-noa la chair de poule ! Truez he-doa an dintin outañ.

je n'avais pas l'air malheureux et je ne me plaignais pas de mon capitaine. "Ton père, à ton âge, me disait-elle, se plaignait du sien. Mais celui-là, aussi vite, doit être en retraite." Elle me dit aussi que ma tante était à demi furieuse. Elle m'avait préparé le déjeuner. Elle avait cuit un coq. Et puisque je n'étais pas venu partager son repas, elle avait dû le manger toute seule : une cuisse le dimanche midi, l'autre le dimanche soir ; une aile le lundi midi, l'autre le soir ; et le mercredi, c'est le chien qui avait eu le reste. Elle me conseillait de ne pas l'oublier la prochaine fois. Aussitôt, j'écrivis à ma tante pour m'excuser et lui promettre que j'irais la voir sans faute la prochaine fois.

Quelques mois plus tard, j'eus le droit de retourner à Guissény. J'écrivis tout de suite à ma tante François. Elle reçut ma lettre. Mais elle était méfiante : "Va t'en voir ! Il me dit qu'il viendra, mais on ne peut pas compter dessus. En principe, il veut devenir prêtre, pour autant, il n'est pas mieux que les autres. Et elle de penser encore : "s'il ne vient pas, il me faudra encore manger mon coq toute seule pendant deux jours, Mais s'il vient et si je n'ai rien préparé, ce serait dommageable pour moi ! Cela se saura." La tante se tira d'affaire comme suit : elle se saisit du coq et le pluma. Si je ne venais pas, le coq retrouverait ses plumes et si je venais, le coq serait cuit en peu de temps. Mais elle était quand même tracassée. Le coq devait avoir froid. Au début de la nuit, elle descendit au poulailler. Une poulette se moquait du coq : "Eh bien, fit elle, plumé comme tu es, tu n'as pas grand chose de plus que nous". En grommelant,



Jean e presbital Lennon el lec'h m'edo o chom etre 1991 ha 1998. (Sk : Famill Prigent)

Distrei a reas d'an ti hag en em lakeas da ober dezañ eur zae stamm evid gelei e gorv braz.

Distro en e vro, ar paotr Yann a ya war-eeun da weled an dintin evid delher d'e c'her. « Ha, emezi, setu ac'hanout. Plijadur a rez din. Eur pennad amzer az-peus ? Ne vo két kalz a zale. Kee 'ta da baka ar c'hillog. Displuet eo dija. » Setu me da glask ar c'hillog. Tremen a reen dre kraou ar zaout, hini an ounniri, hini Belone. Roud ebed euz ar c'hillog. Imor ennon e taolen eur mên e-touez al linad hag ar strouez a oa en-dro d'an hangar. Hag e kleven : kok ! kok ! kok ! Eun taol lagad e-touez ar glasvez : « amañ ema ar c'hillog. » Hag oc'h ober petra ? Gand eun troad edo krog en énéz ha gand egile edo o klask en em zizober euz ar zae stamm.

Hag evid ar re emlavar ?

O-zri emaint dirag ar c'hontouer e ti Grégoire : ar Premier Ministre, evel-se e veze lesanvet an If, kenta eil-mêr an ti-kêr ; Roger, penn-rener ar gantonerien hag ivez Olier. Hemañ a veve euz e zanzev goude beza bet mañsoner e-pad e vuez-labour. Emlavar e oa.

« Ha neuze, a lohas Roger, atao e welan out kamm Grégoire.
- Ya, eme paotr an ostaleri. Med klevet am-eus lavared kement-mañ : Jezuz en-eus lavaret « Eun deiz a deuio ar re zall a welo. » Te a gemero eur banne gwin ruz ? « Ar re vouzar a glevo. » Te az-po eur bok bier ?
« Hag ar re gamm a vezo eeünet. » Eur banne gwin gwenn dit-te ? »

Olier a grogas er gaoz : « Ha ha hag evid ar re em em em emlavar, n'en en-eus lavaret netra ? »

le coq lui répondit : "Toi, si j'ai occasion, je ne te louperai pas." Il avait manifestement froid : il avait "la chair de poule" ! Prise de pitié, la tante retourna à la maison et se mit à lui tricoter un gilet de laine pour le protéger.

De retour à la maison, le brave Jean, comme promis, s'en va chez sa tante : "Ah ! Te voilà, fit-elle, tu me fais plaisir. Tu as un peu de temps ? Ce ne sera pas long. Va attraper le coq, il est déjà plumé. Je n'aurai pas pour long à le cuire. Sur son avis, je m'en vais chercher le coq. Je passe par la crèche des vaches, par celle des génisses, puis par l'écurie de Belone. Aucune trace du coq ! De mauvaise humeur, je prends un caillou et je le lance au hasard parmi les ronces et les orties, le long du hangar.

Alors j'entendis "Goc, goc, goc". Un coup d'œil parmi la verdure : il était là ! Et que faisait-il ? Eh bien, d'une patte, il tenait la poulette, et de l'autre, il tentait de se défaire de sa veste de laine.

Et pour les bègues ?

Ils sont, tout les trois, devant le comptoir chez Grégoire : le Premier Ministre, c'était le surnom d'Yves, premier adjoint à la mairie ; Roger, chef des cantonniers et aussi Olivier. Celui-ci vivait de sa retraite, après avoir été maçon toute sa vie professionnelle. Il était bègue.

« Et alors, lança Roger,, je vois que tu es toujours boiteux, Grégoire.
- Oui, dit le tenancier du café. Mais, j'ai entendu dire ceci : Jésus a dit « il arrivera un jour où les aveugles verront. » Tu prendras un coup de rouge ? « Les sourds entendront. » Tu prendras un bock de bière ? « Et les boiteux seront redressés. » Un coup de blanc pour toi ? »

Olivier participa à la conversation : « Et et et pour ceux qui sont sont sont bègues, il n'a n'a n'a rien dit ? »

Mil drugarez dit !

Echu eo an hanter dervez c'hoari-boulou gand ar re goz. Biel, va c'hama-lad a oa o vond etrezeg ar gêr. Dre jardin ar presbital e treuze.

« Eh Cabon ! emezañ, Aze 'maout ?

- Ya, emezon, digor ar prenestr !

- Deus da gas ahanon d'ar gêr.

- Deus 'ta a-raog da baka eur banne du-mañ !

- N'ez an két. A-walc'h am-eus bet dija ! »

Setu e tiskennis. Hag on-daou etrezeg ti Viel. « Sao da genta ! » emezañ. Ha me da skei war an nor. Madalen a zigoras.

« Ha Jean, te eo ! Plijadur a rez din o tond da weled ahanon... Ha, a gendalhas ar wreg o weled Biel e-tro va c'hein, te a zo aze ivez ?

- Ya, eme egile, beteg-henn edo amañ va zi.

- Deuit en ti, eme Madalen. Peseurt banne a yelo ganit, Jean ?

- Oh, d'an eur-mañ e yafe unan melen ganin.

Madalen a gemeras eur werenn deread euz he armel.

- Ha te, emezi d'he gwaz, a gemero eun dra bennag ivez ?

- O, eme Biel o teurvezoud beza lent, 'giz ar re all ! »

Setu Madalen a ziskargas bep a vanne deom. Laouen e oa he lagad pa zelle ouzin en eur varvaillad ganin. Med du-teñval e teue da veza pa zelle ouz he fried.

Lipet va banne edon o vond da guitaad anezo. « Gortoz, eme Biel, me a zo o vond da ziskenn ganit. »

Digouezet e traoñ ar skalierou, Biel a lavaras kenavo din. « Mil bennoz dit, Jean. Dre gustum pa zistroan d'ar gêr er stuziou-ze e pakan eur gravanad. Med hirio, gras dit-te, am-eus bet eur banne Ricard ! Kaer a zo : gwelloc'h eo alato ! »

Mille mercis à toi !

Les Anciens avaient fini leur demi-journée de jeu de boules. Gabriel, mon ami, se rendait à la maison, en traversant le jardin du presbytère.

- Hè ! Cabon, tu es là ?

- Oui, fis-je par la fenêtre ouverte.

- Viens m'amener à la maison.

- Passe d'abord prendre un verre.

- Non, je n'irai pas, j'ai déjà mon compte.

Je descendis, et nous voilà tous les deux vers chez Gabriel

- Monte en premier, me fit-il. Je frappai à la porte. Madeleine ouvrit.

- Ah Jean, c'est toi. Tu me fais plaisir de me rendre visite. Et elle de poursuivre en remarquant son mari derrière moi :

- Toi, tu es là aussi ?

- Oui, fit-il. Jusqu'à présent, c'était ici ma maison

- Entrez donc, dit Madeleine. Qu'est ce que tu vas boire, Jean ?

- Oh, ma foi, à cette heure, je prendrai bien un jaune ! Madeleine prit un verre adéquat dans l'armoire.

- Et toi, dit-elle à son mari, tu prendras quelque chose aussi ?



Jean hag e vignonned bodet evid e jubile e miz gouere 2010.

(Sk. Euz dastumadenn Mignoned Lanneur Jean Cabon)

Da astenn traonienn Jozafat

En dervez-se edom, ar mestr ha me, oc'h ober ar foenn e trao-nienn Ar Foennog Vraz. Eur ganol a dreuze ar foennog. Diouz eun tu e oa kaled a-walc'h ar prad, med en tu all e oa boug. Setu va labour a oa diboulla ar foenn euz an tu gleb ha teuler anezañ en tu sec'h. Evel-se e veze stardet toud ar foenn er memez amzer.

War-dro deg eur e tigouezas Frañsa, an tad-kaer, gand e baner. Hep dale, setu ni-on tri staliet, pep hini azezet war e hordenn foenn. Unan all a zervije da ober taol. Renket just e oa pep tra gand Janig, ar batronez. Eur zerviedenn war an daol, goude-ze, ar c'hontilli, ar gwer, an tamm kig-moc'h, an amann hag ar bara. « Houmañ avad, eme Frañsa en eur gregi el litrad gwin, a zo surroc'h nompaz lakaad anezi war an daol gand aon e pilfe. Surroc'h eo, emezañ em c'hichenn, war ar prad. » Pep hini a grogas en e damm bara, en e damm kig, amann war ar bara hag ar werenn en e zorn.

« Penaoz, eme Frañsa a-greiz-pep-kreiz, te a zo bet en hañvez-mañ e Jeruzalem, n'eo két gwir ?

- Re wir, e miz Gouere on bet gand paotred ar SICA.



Jean ha tud ar
SICA e
Jeruzalem e
1978.

(Sk. Euz dastuma-
denn Per
Chapalain)

- Oh, fit Gabriel, faisant semblant d'être timide, comme les autres ! Et Madeleine de nous verser un verre à chacun. Son œil était tout sourire quand il me regardait, tout en bavardant avec moi. Mais il devenait tout sombre quand elle se tournait vers son mari. Une fois bu mon verre, je m'apprêtais à les quitter.

- Attends, me fit Gabriel, je vais descendre avec toi. Arrivés au bas des escaliers, Gabriel me dit "au revoir".

- Mille mercis à toi, me dit-il. D'habitude, quand je rentre dans cet état, j'attrape une baffe. Mais aujourd'hui, grâce à toi, j'ai eu un Ricard ! On a beau dire, c'est quand même mieux."

Pour allonger la vallée de Josaphat

Ce jour là, nous étions, le patron et moi, en train de faire les foin dans la vallée de la grande prairie. Un ruisseau la traversait. D'un côté, le sol était assez sec, mais de l'autre il était humide. Mon travail était de porter le foin de la partie humide sur la partie sèche. Ainsi tout le foin était bottelé.

Vers dix heures, voilà François, le grand-père, qui arrive avec son panier. Sans traîner, nous voilà tous les trois assis sur une botte de foin. Une quatrième allait nous servir de table. Jeanne, la patronne, avait bien fait les choses : chacun avait sa serviette, son couteau, un verre, un morceau de lard, du beurre et du pain. "Celle-ci, en tout cas, dit François, en prenant la bouteille de vin, il vaut mieux ne pas la mettre sur la table, de peur qu'elle ne se renverse. Elle est plus en sécurité à mes côtés par terre. Chacun prit un morceau de pain, une tranche de lard, du beurre et un verre en main.

- Comment, fit François tout d'un coup, tu as été à Jérusalem, cet été ?

- C'est vrai, en juillet j'y suis allé avec les gars de la SICA.

- La vallée de Josaphat, Jean, tu ne l'as pas vue ?

- Ah si, je suis allé la voir.

- C'est là, à ce que l'on a dit, que doit avoir lieu le Jugement Dernier ?

- C'est vrai, dis-je. J'ai lu qu'il viendra un jour où Dieu rassemblera tous les hommes dans cette vallée. Les bons seront du côté droit et les mau-

- Traonienn Jozafat, Jean, n'az peus két gwelet anezi ?
 - Eo, bet on bet o weled anezi.
 - Eno ez eus bet ano e vezo ar Varnedigez Ziwezañ, eme Frañsa.
 - Re wir, emezon. Lennet am-eus bet e teuio eun deiz ha Doue a vodo an oll dud en draonienn-ze. Ar re vad a vezo renket en tu dehou hag ar re fall en tu kleiz.
 - Braz hag hir eo, Jean ? »
 Hemañ a zo o klask tapoud ahanon. Red eo din beza war evez.
 - Oh ya, braz a-walc'h eo.
 - Daoust hag e vezo plas a-walc'h enni, Jean, evid an oll dud ?
 - Me 'zoñj, rag pa vezim eet en tu all, an eneoù ne gemerint két kement a blas. Ne vezo ezomm euz kador e-béd evid den e-béd
 - Ne zislavaran két ahanout. Med soñj 'ta : evid renka ar re a zo bet, ar re a zo bremañ, ha c'hoaz ar re da zond, e vo red d'an Hini Koz kaoud frankiz a-walc'h. Te, Jean, a zo beleg, setu sañset tostoc'h da Zoue. M'az-pefe tro, eun dervez bennag da weloud anezañ, lavar dezañ 'ta : me am-eus kalon vad a-walc'h da bresti an draonienn-mañ dezañ. Med evid an abadenn hepken. Med goude an abadenn, me a raio foenn enni evel kustum.

E bask da Bayard !

« Hag hirio, petra 'roez din d'ober ? »

Evel bep Yaou e c'houlennan digand va mestr peseurt labour e-noa bizet rei din. « Hirio, emezañ, ma plij dit, ez i gand Bayard da c'hwennad an artichaot. »

Bayard a oa eur peziad marc'h-troc'h, eur pikol marc'h pemp bloaz, da lavared eo en e wella. Ouspenn-se, al loan ne zente ouz paotr-saout e-béd. Setu edo gantañ e imor penn-da-benn e-pad ar goañv en e graou. Goueliou Pask a oa tost. Evid ar wech kenta en hañvezh-se e teue er-mêz euz e graou. Sterniet am-oa anezañ euz ar c'hwennerez. Kement a vec'h e-noa o sternia an ostill-se egedon-me eur c'hased sardined goulou staget ouz va zroad.

vais du côté gauche.

- Est-elle longue et large ?

Celui-ci, me dis-je, est en train de vouloir me piéger. Il me convient d'être sur mes gardes.

- Oh oui, assez grande.

- Y aura t-il assez de place pour tout le monde ?

- Je pense bien : quand nous serons partis de l'autre côté, nous ne prendrons pas beaucoup de place, on n'aura pas besoin d'une chaise pour chacun.

- Je ne te contredis pas, mais pense donc ! Pour ranger tous ceux qui ont été, ceux qui sont en vie aujourd'hui et ceux qui doivent venir, il faudra bien que l'Ancien trouve de l'espace. Toi, continua t-il, tu es prêtre donc en principe plus près de Dieu. Si tu avais l'occasion, un jour ou l'autre de le voir, dis-lui ceci : moi j'ai assez bon cœur pour lui prêter ma vallée pour allonger celle de Josaphat, mais seulement pour le jugement. Mais ensuite, je ferai les foins comme d'habitude.

Ses Pâques à Bayard

« Et aujourd'hui, que me donnes-tu à faire ? Comme tous les jeudis, je demandais à mon patron quel travail il avait prévu de me confier.

- Aujourd'hui, fit-il, si tu veux bien, tu iras avec Bayard sarcler les artichauts.

Bayard était un immense cheval hongre de cinq ans, autant dire au mieux de sa forme. Mais en plus, il ne respectait aucune clôture, si bien qu'il gardait toute son énergie durant l'hiver dans l'écurie. Les fêtes de Pâques approchaient. C'était la première fois ce printemps qu'il sortait de son écurie. Je l'attelai à la sarcleuse. Il avait autant de peine à traîner cet outil que moi une boîte de sardines vide attachée à ma jambe.

Selon l'avis qu'on m'avait donné, je lui fis sarcler le long du champ, en principe pour le fatiguer un peu. Par moment, il voulait s'arrêter. "En avant, Bayard", lui criais-je d'une voix forte. Une fois fait trois ou quatre tours dans le sens de la longueur, je croyais l'avoir suffisam-

Hervez an ali roet din, e heñchen anezañ a heul ero ar park, fed skuiza anezañ eun tammig. E-teid an erv e-noa a-wechou c'hoant chom a-sao. « War-raog Bayard ! » a lavaren dezañ a vouez kreñv. Setu grêt teir pe beder zro e-teid ar park. Me 'gave din e oa a-walc'h evid skuiza anezañ. Siwaz ! Pa oam lohet da labourad a-dreuz e welen anezañ o selled a-gorn ouzin. Amzer e-noa da denna e alan e-pad ma troe en-dro.

« Hemañ, emezon ennon va-unan, a zo oc'h ijina eun taol fallakr ben-nag. » Ne fazien két. Setu anezañ o sevel chiboud. « Nondediac'h ! » emezon dezañ gand eur vouez kreñv. Eun tamm doujañs e-noa evidon memestra. Setu e kroge adarre gand e labour. Med ne bade két pell. Nebeud goude setu e ziouharr a-dreñv en êr. Gwasoc'h c'hoaz : Setu eñ o trei en-dro e-kreiz an ero.

« A-zao ! » emezon. Disternia a reen anezañ ha digas anezañ war ar c'hrizenn. Ha kotoñ dezañ. Kaset am-oa anezañ war e giz beteg

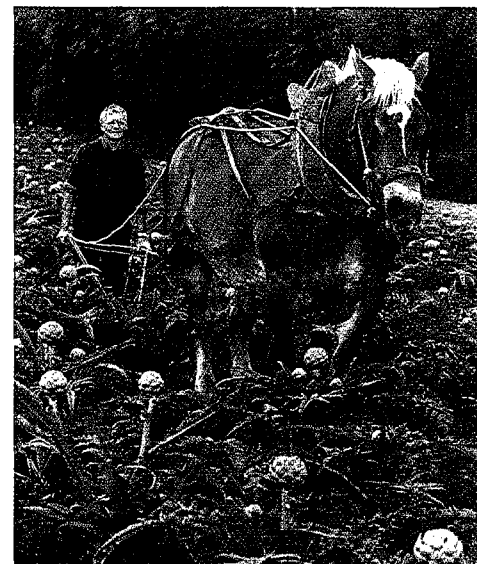


ment fatigué. Hélas! Quand nous nous sommes mis à sarcler en travers, je le vis qui me regardait de travers. Il avait eu le temps de reprendre son souffle en faisant demi-tour.

"Celui-ci, me dis-je, est en train de me combiner quelque sale coup." Je ne me trompais pas. Le voilà debout sur ses pattes arrières. "Nom de D..., fis-je avec ma plus grosse voix. Il me respectait un peu tout de même, et il reprit le travail, mais pas pour longtemps. Peu après le voilà de nouveau avec les pattes en l'air. Et pire encore, il fit demi-tour en plein milieu de la parcelle.

"Stop", fis-je. Je le détalai et le menai sur la lisière du champ. Et va pour une correction. Je l'avais fait reculer jusqu'au bas du champ, en le frappant sur la tête, sur les oreilles. Je ne cessais d'agiter le mors dans sa gueule. Arrivé au bas du champ, de retour jusqu'en haut, avec le même menu. De retour à son travail, j'attelai à nouveau mon cheval et "Hue Bayard."

Après la sévère correction reçue, il resta calme et régulier au boulot.



Le soir, Jim, un voisin, passa sur la route avec son cheval. Il s'arrêta :

« Alors, Jean, tu n'as pas encore fini ?

- Non, pas tout à fait, j'en ai encore pour un quart d'heure.

- Tu en as remué de la terre depuis ce matin !

- Oui, c'est vrai. Mais celui-ci est solide. Il n'avait besoin d'aucune pause.

- C'est vrai. Il est plus facile aussi, à ce que je vois.

- Ah oui. Ce matin, il a voulu

François Le Verge o c'hwennad an artichaod gand e loen. (Sk. J.-M. Colombel /Euz dastumadenn François Le Verge)

traoñ ar park en eur lopa anezañ war e benn, war e skouarniou ha war e benn ha ne ehanen két da zifreta ar westign en e c'henou. Erruet e traoñ ar park, en-dro beteg an nec'h gand ar memez munud. Digouezet en e labour, sterniet a-nevez ar marc'h hag « Hei Bayard ! »

Goude ar gentel yud, al loan a jomas plên hag aketuz en e labour.

D'ar pardaez, Jim an amezog a dremenas war an hent gand e loan. Chom a reas a-zao.

« Ha neuze Jean, n'eo két poent echui ?

- Dizale ! Eur c'hard eur all am-eus c'hoaz !

- Ruillet az-peus douar abaoe ar mintin !

- Ya, gwir eo. Met hemañ a zo kreñv. N'e-noa ezomm euz ehan e-béd.

- Gwir eo ! Êseet eo ivez diouz ma welan.

- Ha ya. Er mintin-mañ e-neus bet c'hoant gouzoud piou e oa ar mestr. Hag em-eus roet dezañ da entent e oa me. Ha ne c'houzañvin két ar falta-ziou.

- Da weled em-eus hag em-eus lavaret da va mab-kaer : « Sell 'ta a-hont, ar beleg o rei e bask d'ar marc'h. »

savoir qui était le maître. Je lui ai fait comprendre que c'était moi et que je ne supportais pas ses fantaisies.

- Je t'ai vu et j'ai même dit à mon gendre : « regarde donc là-bas, le curé qui administre ses Pâques au cheval. »

An ti gwenn eo
ti ar famill
Cabon e
Lizoure.

(Sk. Famill Cabon)





Bennoz Doue d'an oll re o-deus fiziet ennom **poltriji** evid al leor-mañ :
Albert Pennec (golo), Per Chapalain, François Le Verge, Gérard Le Duff, ar
famill Cabon, ar famill Prigent, Skolaj Itron-Varia/Sant-Fransez Lezneven,
Yvon Gac hag ar gevredigez Spered Bro-Gwiseni, René Roudaut, François
Le Gall, Gildas Saouzanet, mignoned Lanneur Jean Cabon

Bennoz Doue dreist-oll da **Hervé Peaudecerf** hag e-neus reñket ha troet
e galleg pennadoù al leor-mañ. Heptañ ne vije morse bet embannet !

*Echu moulla e ti Cloître
Moullerien e Sant-Tounan
d'an 2 a viz c'hwevrer 2013
deiz gouel santez Berhed.*

*Disklêriet hervez lezenn
1a trimiziad 2013.*

Taolenn

Table des matières

P.4 Eur gér araog

P.6 Eur paganad

P.8 Desket er gêr

P.12 Netra d'an hini bian

P.14 Troha pe divega

P.20 Foar ar moc'h

P.24 N'int ket aour

P.26 An tok koz

P.28 Penaoz e ya Jezuz-Krist ?

P.30 Eun den all ?

P.32 Ne oan ket fall e pep labour

P.34 Meurlarjez

P.36 Youn ar paotr fin

P.38 Dre zikour ar Werhez Vari

P.38 An Almant el limon

P.40 Eur vedalenn d'ar mous

P.42 Ar c'hillog

P.46 Hag evid ar re emlavar

P.48 Da astenn traonienn Jozafat

P.42 E bask da Bayard

P.5 C'était mon copain... Fanch Guéguen.

P.7 Je suis un pagan

P.9 Appris à la maison

P.13 Rien pris pour le petit

P.17 Couper ras ou étêter

P.21 La foire aux cochons

P.25. Ce n'est pas de l'or

P.27 Le vieux chapeau

P.29 Comment va Jésus-Christ ?

P.29 Un autre homme ?

P.31 Je n'étais pas mauvais en tout!

P.35 Le Mardi Gras

P.37 Youn le malin

P.37 Avec l'aide de la Vierge Marie

P.39 L'Allemand au boulot

P.41 Une médaille au gamin

P.43 Pauvre coq

P.47 Et pour les bègues ?

P.51 Pour allonger la vallée de Josaphat

P.53 Ses Pâques à Bayard.

Minihi-Levenez, 29800 TREFLEVEZ. Tel : 02 98 25 17 66

Beb eil miz <http://minihi-levenez.com>